

Editorial

Le système néocapitaliste a fait la preuve de son échec

La faillite de plusieurs banques aux Etats-Unis et en Europe n'est pas due au hasard mais constitue le résultat logique d'un système dont la fragilité ne pouvait qu'aboutir à un effondrement.

Pendant des dizaines d'années, la spéculation, la recherche du profit facile et immédiat, l'incapacité de beaucoup de dirigeants et l'incurie des gouvernements ont perverti ce que les tenants du néocapitalisme considéraient comme indéboulonnable. Résultat: la confiance des citoyens est ébranlée et ceux qui défendaient le néocapitalisme triomphant sollicitent piteusement aujourd'hui le secours des pouvoirs publics. Et c'est l'ensemble des contribuables qui devra payer les parachutes dorés exorbitants (parfois cent millions de francs) que certains responsables de la catastrophe se sont attribués sans vergogne. Ces crapules (il faut bien les appeler par

leur nom) méritent d'être montrés du doigt et sanctionnés comme ils le méritent.

L'échec du néocapitalisme est aussi celui de la libéralisation. Prenons un exemple concret, celui de l'électricité. Depuis des années, on nous rabâche les oreilles en nous disant que cette libéralisation permettra au consommateur de payer moins cher son courant. Et que constatons-nous aujourd'hui? Le prix de l'électricité connaît des hausses vertigineuses et on nous explique que c'est dû à la conjoncture et à l'explosion des frais administratifs!

Partout dans nos cantons, on privatise à tour de bras, même dans celui de Neuchâtel qui a pourtant une majorité de gauche. Et on a trouvé un bel euphémisme pour ne pas faire peur aux gens. On parle d'autonomisation! Comme par hasard, ce sont les services les plus rentables qui passent en mains privées et les bénéficiaires iront à quelques personnes plutôt que dans les caisses des collectivités. Et ne parlons pas de la dégradation des conditions de travail des employés!

Quant tout va bien, on chante les louanges du privé. Mais quand la situation économique se détériore, ce même privé appelle sans pudeur l'Etat à son secours pour essayer les plâtres.

Soyons clairs: le système communiste a été une faillite et le système néocapitaliste vient de faire la preuve de son incapacité à répondre aux besoins de la population. Il faudra trouver un nouveau système qui conjugue la liberté d'entreprendre et une juste répartition des fruits du travail.

Terminons par une devinette: quelle est la différence entre le communisme et le capitalisme? Réponse: le communisme, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme; le capitalisme, c'est le contraire!

Rémy Cosandey

En 2001, lors du lancement du Cycle de Doha, les néolibéraux promettaient que l'ouverture et l'expansion du commerce mondial marqueraient le début d'une nouvelle ère de prospérité qui bénéficierait d'abord aux plus pauvres et au plus grand nombre. Hélas, si elle est synonyme d'un enrichissement formidable pour un petit nombre de nantis et d'une accumulation invraisemblable de capitaux pour les très grands groupes, la mondialisation signifie surtout stagnation, voire appauvrissement, pour les salariés occidentaux comme pour les travailleurs des pays de l'Asie. L'économie mondiale tout entière est désormais sous la coupe des marchés financiers et de la spéculation. Résultat: l'explosion des prix de l'énergie et de l'alimentation. La mondialisation heureuse qu'on nous promettait a certes provoqué une croissance record, mais le nombre des pauvres qui vivent avec moins de deux dollars par jour, lui, continue d'augmenter.

D'après l'hebdomadaire *Marianne*

La lutte contre la violence dans les relations de couple

En marge de la modification du Code Pénal Suisse, qui a consacré, dès le 1^{er} avril 2004, la poursuite d'office des infractions entre conjoints ou partenaires, le canton de Neuchâtel s'est doté, en parallèle, d'une véritable loi révolutionnaire afin de lutter de manière encore plus ciblée contre le phénomène des violences commises dans le cadre des relations de couple.

C'est lors de sa session du 30 mars 2004 que le Grand Conseil a adopté la loi sur la lutte contre la violence dans les relations de couple (ci-après LVCouple) dont le but vise à protéger les personnes qui en sont les victimes, à soutenir les mesures destinées à l'accompagnement des auteur-e-s et à développer une politique d'information en la matière.

Qu'en est-il pratiquement?

Lorsque la police est appelée lors d'une bagarre ou d'une situation de danger et de violence, elle peut agir car il y a urgence: elle va prendre en charge les acteurs (victime et suspect) et établir les faits. Elle a le droit pour cela d'appréhender le suspect (arrestation provisoire, de trois heures au maximum), de procéder à des auditions, d'opérer une perquisition, etc.

Par contre, lorsque la police est contactée par la victime **après** les actes de violence, il n'y a plus d'urgence à agir. La police doit alors adresser un rapport au Ministère public pour obtenir l'autorisation de mener une enquête et notamment d'entendre le suspect et les éventuels témoins. Cela retarde les actes d'enquête alors que dans quasiment tous les cas le Ministère public les autorise. Or, il y a un risque réel que le suspect s'en prenne à la victime avant que la police n'ait eu la possibilité d'agir.

La LVCouple a modifié les possibilités d'investigation de la police, afin de lui permettre

d'intervenir à l'encontre des personnes susceptibles de récidiver ou particulièrement dangereuses, en lui donnant les outils pour entrer en contact avec les auteurs présumés de violences et pour faire une première évaluation de leur dangerosité, même en dehors de l'urgence.

La police utilise également la possibilité de passer des «contrats» avec les agresseurs en ce qui concerne notamment la mesure de l'expulsion, dans lesquels ils s'engageraient à ne pas se rendre coupable de violences, comme cela se pratique déjà pour les menaces. Cela permettrait d'ajouter un niveau avant les mesures plus coercitives.

La police a ainsi un nouveau droit d'amener une personne au poste si elle estime qu'elle représente un danger pour autrui. Il s'agit d'une grave atteinte à la liberté individuelle limitée par le principe de la proportionnalité auquel la police est toujours astreinte. En outre, après une garde à vue de 24 heures, qui ne peut être ordonnée que par un officier de la police judiciaire, le suspect doit être annoncé au juge d'instruction, qui peut prolonger la garde à vue jusqu'à 72 heures. Une fois que le suspect a été entendu par le juge d'instruction, il dispose de tout un arsenal de droits et notamment de celui d'être assisté par un avocat. En outre, il y a toujours un rapport écrit qui est établi après les actes d'enquête menés par la police.

La modification du Code de Procédure Pénale (ci-après CPPN) engendrée par l'adoption de la LVCouple l'a été pour toutes les formes de violence, soit au-delà de la violence dans les couples. Cela est justifié par des problèmes pratiques. En effet, l'existence d'une relation de couple n'est pas facile à établir et il faut pouvoir agir rapidement. En outre, on doit pouvoir protéger toute personne menacée et toute victime de violence de la même manière.

En ce qui concerne la gradation des mesures policières, on peut l'illustrer par l'image de l'entonnoir. Si

l'article 97, alinéa 1, lettre f du CPPN permet aux agents de la police judiciaire d'emmener une personne au poste «lorsque les circonstances permettent de retenir qu'elle représente un danger pour autrui» sans préciser la nature du danger, c'est pour laisser un certain champ d'action à la police de manière à lui permettre d'établir les faits. Il s'agit d'une mesure de rétention policière (trois heures maximum), soumise au principe de la proportionnalité. Si la police estime que le suspect doit rester plus longtemps au poste, elle peut le mettre en garde à vue (24 heures maximum sur ordre d'un officier de la police judiciaire, art. 118 CPPN) si les conditions de la détention préventive sont remplies («si les circonstances permettent de retenir qu'elle représente un danger sérieux et imminent pour autrui et que ce danger ne peut pas être écarté d'une autre manière»). Après 24 heures, c'est au juge d'instruction de déterminer si la détention préventive se justifie ou non (art. 117 CPPN).

Vous l'aurez constaté, le législateur neuchâtelois a doté la police d'instruments efficaces et modernes pour agir de la manière la plus ciblée à l'endroit des auteurs mais aussi des victimes – et de leur entourage – de violences conjugales et ce qu'elles soient physiques, psychiques ou sexuelles.

En outre, la relation de couple au sens où la loi l'entend est large puisqu'elle comprend les couples mariés, divorcés depuis moins d'un an, les partenaires ou ex-partenaires enregistrés ainsi que les concubins qu'ils soient hétéro ou homosexuels.

Frédéric Hainard, avocat,
procureur fédéral suppléant
chargé de cours à l'Ecole
Régionale d'Aspirants de Police
La Chaux-de-Fonds

Ces images qui conditionnent notre vie

Nous sommes envahis d'images. Où que nous allions, quoi que nous fassions, nous nous trouvons en face d'images dont l'impact est si fort, qu'elles nous fascinent. Elles nous guident, nous dirigent, font de nous des robots bien obéissants, pleins de soumission. C'est dans le courant du 20^e siècle que les images ont acquis un développement devenu incontrôlable. Elles nous sont indispensables puisque nous avons besoin d'elles dans notre vie quotidienne, dans nos journaux, nos livres, nos magazines. Ce sont des informations qui remplacent les mots, fréquemment les font disparaître. Que ferions-nous sans les pictogrammes qui nous ouvrent la porte des WC, la sortie ou l'entrée du parking, la permission ou l'interdiction des animaux? Les images agrémentent nos soirées, nos fins de semaine sur écran de télévision ou de cinéma. Elles se font tentations dans les guides de voyages, dans les prospectus d'automobiles, de vêtements, d'articles de ménage, de jardinage, de bureau, etc. Elles nous donnent des clés pour nos trajets sur les routes, nous autorisent à tourner à droite ou nous interdisent de tourner à gauche, elles nous avertissent d'un danger, elles nous précèdent tout au long de notre cheminement. Les images nous conduisent, nous mènent, nous conditionnent, la plupart du temps à notre insu; en réalité elles dirigent notre vie, nous ne pourrions plus nous en passer. Notre forum va tenter d'y voir un peu plus clair dans tout ce fatras d'IMAGES.

Mousse Boulanger

Distinguer entre voir et regarder

La notion de «civilisation de l'image» – s'il s'agit vraiment d'une civilisation – m'incite à faire le procès de la publicité, de la télévision, des jeux vidéo et autres gadgeteries électroniques. Cette civilisation de l'image est un sous-ensemble de la civilisation économique fondée sur la croissance et le profit. A force d'être répétées, les images s'incrument dans le subconscient et influencent le comportement et la consommation des gens, ce qui est précisément le but de la publicité. Il s'agit là d'une entreprise malhonnête qui utilise notre relation complexe à l'image pour nous persuader que nous avons envie de ce dont nous n'avons pas besoin.

Quand on parle d'image, il faut distinguer entre voir et regarder, de même que pour les sons il y a entendre et écouter. La différence tient à l'attention que l'on porte, à la volonté d'enregistrer, de prendre en compte. La plupart des images ne sont pas regardées, souvent seulement vaguement perçues. Il y a donc une sélection au niveau de la personne. Dans mon cas cela va jusqu'à détourner le regard quand il s'agit de la publicité dont le crétinisme me paraît insupportable.

Par ailleurs nous percevons des images que nous ne voyons pas avec les yeux, par exemple quand nous rêvons. Bien que la vue ne soit pas impliquée, nous reconnaissons des gens, des paysages, des objets. Certaines de ces images n'ont pas de

rapport avec une réalité vécue. J'ai souvent rêvé que je volais haut dans le ciel ou qu'il y avait des vagues hautes de centaines de mètres sur un lac ou la mer. Notre cerveau produit donc des images indépendamment de notre vision et même des images qui n'ont jamais été vues. Notre relation à l'image est donc complexe et n'est pas amenable à une explication scientifique. Il est par ailleurs remarquable que nous soyons capables de reconnaître une personne en une fraction de seconde sans aucun effort d'analyse.

Mais revenons au monde extérieur. Il est vrai que les médias sont aujourd'hui envahis par des images, simplement parce que la technique le permet. Dans ma jeunesse, les journaux c'était essentiellement du texte. Pour être lu, il fallait savoir écrire. La radio a ajouté les sons et la musique, à mon avis de manière exagérée. On interrompt des débats ou des interviews par de la musique, comme si on voulait éviter à l'auditeur une réflexion trop suivie. Avec la télévision, l'image est devenue prépondérante. Cela ne serait pas en soi négatif, n'était-ce la publicité. Cette publicité, souvent à la limite de la sottise, est même devenue indispensable au financement des médias. Il en résulte une crétinisation systématique des citoyens, l'image étant devenue le moyen privilégié pour transmettre un message sans faire appel à nos facultés cognitives.

Remarquons que la pub à la radio est moins néfaste, l'attention que l'on porte aux informations n'étant que peu perturbée par les messages publicitaires qui encombreront malheureusement les programmes. Quelqu'un m'a fait une fois la remarque que l'information télévisée s'oublie plus vite que l'information radiodiffusée, ce qui dénote une différence importante dans la manière d'enregistrer les messages. A mon avis, c'est la télévision qui a le plus contribué à établir la civilisation de l'image et... de la publicité.

Bien sûr que l'image et la pub se sont aussi répandues dans la presse. Au point que des journaux sont distribués gratuitement et donc financés uniquement par la publicité. C'est le niveau zéro du journalisme. Ces journaux sont feuilletés et jetés, en particulier dans les trains, et créent un problème supplémentaire de déchets.

Mais il y a aussi l'énorme développement de la bande dessinée qui illustre le besoin des lecteurs de stimuler leur imagination par l'image. Pourtant un roman peut être passionnant même sans illustration. Est-il nécessaire d'illustrer «Les Misérables»?

La multiplication des messages semble diminuer la réflexion et l'analyse critique. Pour sortir de cette impasse, il faut probablement revenir à la conversation directe. L'image étant alors celle de notre interlocuteur.

Pierre Lehmann

L'image est-elle notre fenêtre sur le monde?

«Sans images, pas d'événements», l'adage est bien connu. Dans un 21^e siècle à peine entamé, il se révèle particulièrement préoccupant tant la distinction entre image et événement se dilue entièrement dans un flot permanent d'informations, où le visuel prédomine comme mode de perception du réel.

Les images viennent-elles illustrer un fait qu'un consensus international considère comme un événement, ou les opinions publiques ne prennent-elles conscience de l'événement qu'à partir du moment où il est mis en image, esthétisé?

Les événements dramatiques du 11 septembre 2001 auront marqué profondément cette entrée dans l'ère du visuel. Les terroristes l'auront bien compris, puisqu'ils ont prévu suffisamment de temps entre l'impact des deux avions pour s'assurer que les caméras des médias locaux tourneraient. Entièrement vécu sous l'angle des médias – télévision, film des frères Naudet¹, caméras de surveillance disposées dans la ville, appareils photo et téléphones portables des centaines de New Yorkais – le terrible attentat marque le passage de l'événement dans l'hypermédiatisation. Lors des premières heures de retransmission en direct, l'ensemble des chaînes télévisées mondiales se contentent de passer les mêmes images en boucle, en ajoutant souvent que «les images se passent de commentaires». Comme si leur simple spectacle pouvait à lui seul résumer l'ensemble des faits et des implications, comme le commente le célèbre philosophe français Jean Baudrillard: «*De toutes ces péripéties nous gardons par-dessus tout la vision des images. Et nous devons garder cette prégnance des images, et leur fascination, car elles sont,*

qu'on le veuille ou non, notre scène primitive. [...] Le rôle de l'image est hautement ambigu. Car en même temps qu'elle exalte l'événement, elle le prend en otage. [...] L'image consomme l'événement, au sens où elle l'absorbe et le donne à consommer.»²

Un siècle et demi après l'apparition des médias de masse, la boucle peut sembler bouclée. Ils ont permis la diffusion globale et permanente de l'information – orale, textuelle, visuelle – à l'ensemble des masses. Toutefois, peut-on véritablement parler d'effet de saturation ressenti de nos jours devant le flux permanent d'images? L'histoire du visuel ne saurait se résumer à l'époque contemporaine; que l'on pense à l'immense richesse iconographique dont nous disposons depuis les premières traces peintes sur diverses grottes aux temps préhistoriques. Peintures, gravures, illustrations diverses nous ont renseignés, depuis des millénaires, au fil des étapes de l'histoire humaine, sur les sensibilités, les mœurs, les coutumes et les idées des sociétés qui nous ont précédés, fournissant aux sciences historiques de formidables témoignages nécessaires et complémentaires aux archives écrites. L'on oublie cependant souvent qu'à toute époque, ces images ont aussi eu des vertus pédagogiques, idéologiques, cathartiques pour ceux qui les regardaient. Simple exemple, les innombrables vitraux qui racontent le calvaire christique ou la vie des Saints dans les églises chrétiennes; ces scènes, certes stylisées, servaient de support indéniable aux prêches pour les foules analphabètes. Le principal changement du 19^e et de la révolution industrielle sera la mécanisation des supports, la diffusion rapide et im-

portante et l'accès des masses prolétaires à l'éducation.

Pourtant, l'invention de la photographie au 19^e marque une rupture radicale: «*L'introduction de la photo dans la presse est un phénomène d'une importance capitale. Elle change la vision des masses. Jusqu'alors, l'homme ordinaire ne pouvait visualiser que les événements qui se passaient tout près de lui, dans sa rue, dans son village. Avec la photographie, une fenêtre s'ouvre sur le monde. [...] Avec l'élargissement du regard, le monde se rétrécit. Le mot écrit est abstrait, mais l'image est le reflet concret du monde dans lequel chacun vit.*»³

Réel, le mot est posé. L'enregistrement mécanique voulu par l'appareil veut que la photographie soit perçue comme une preuve objective, un miroir de la réalité, sa trace indélébile. Avec l'apparition de l'image mouvante, associée au son, de la télévision, les effets du visuel s'accroissent. Le direct aspire les spectateurs dans une réalité semi-vécue, presque vécue. Les distances, physiques, symboliques, sont amoindries à travers la représentation médiatique qui annonce, dénonce, esthétise, sentimentalise⁴.

L'heure aujourd'hui est pourtant au pessimisme, à la crainte, au scepticisme devant le va-tout à l'image. Sollicitation permanente du regard, surenchère des contenus – drôles, violents, insolites – pour forcer la concurrence accentuée depuis l'apparition du Net, des blogs et des sites entièrement consacrés aux vidéos. Les interrogations sont légitimes, mais qu'en est-il des atouts des images? A nouveau, les exemples sont infinis sur nombre d'événements qui ont été «conscientisés» par les opinions publiques grâce aux images. Parmi les plus spectaculaires, les images de l'humanitaire: famine du Biafra en 1968 et premières images d'enfants africains squelettiques, reprises en 1985 avec la famine en Ethiopie ou la famine au Soudan en 1992. A chaque fois, les mêmes clichés furent à l'origine

suite en page 5

¹ Ces deux cinéastes français tournaient à l'époque un reportage sur les pompiers de New York. Ils sont en vadrouille avec une équipe le matin du 11 septembre; leur équipe sera la première appelée sur la tour nord, dont ils filmeront intégralement l'évacuation et l'effondrement de l'intérieur.

² Jean Baudrillard, «L'esprit du terrorisme», *Le Monde*, 2 novembre 2001.

³ Gisèle Freund, *Photographie et société*, Paris, Seuil, 1974, p. 102. Les mots sont soulignés par l'auteur de l'article.

⁴ Voir Luc Boltanski, *La souffrance à distance*, Paris, Métailié, 1993.

de mouvements humanitaires massifs. «*Tel est le pouvoir des images*», souligne le magazine Time en 1992. «*Mais si de telles images sont ce qu'il faut pour venir en aide ne serait-ce qu'à une seule personne en péril, qu'il en soit ainsi*». ⁵

La charge émotive de l'image est indéniable. Elle prime sur le mot, in-

variablement. La mémoire visuelle est souvent la meilleure, voire la plus répandue. Notre mémoire collective se nourrit d'innombrables référents iconiques. Ils nous fournissent un formidable moyen de connaissances. Oui, l'image est partout, au point que l'homme moderne doit s'interroger devant la «société du spectacle»⁶ où il vit. Une société

qui s'est enfermée dans son regard sur elle-même, mais surtout sur l'Autre. Mais à trop vouloir stigmatiser le pouvoir du visible, on oublie sa compréhension. Car si un retour en arrière n'est pas envisageable, il est nécessaire d'entamer un plaidoyer pour une meilleure lecture de l'image et de son langage, voire de tourner son regard vers les horizons invisibles. Car la réalité, c'est aussi tout ce qui est hors-cadre.

Valérie Gorin

⁵Time, «Landscape of death», 14 décembre 1992, p. 30.

⁶Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Buchet-Chastel, 1967.

Des images, de l'image

*Je suis le photographe à idée fixe.
Le fleuve, le ciel, l'arbre, l'horizon
S'haranguent dans l'immobile rixe
des couleurs, du vent et des sons.*

Chacun le sait, le photographe aussi, les images ne représentent que la fugacité de l'instant. Chacun le sait, les couleurs ne sont que la réponse de la matière à la lumière. Mais sachant que la mémoire visuelle est la principale mémoire des humains, que la vue est le sens le plus développé, les images perçues de la réalité deviennent alors très importantes. Même le mot imagination traduit la mise en images d'une création de l'esprit humain. Et l'homme de la fin du vingtième siècle ne s'est pas trompé en transportant l'image par les ondes et en la mettant à disposition du plus grand nombre par la télévision ou la photographie numérique.

Avant la naissance de la photographie, l'image était essentiellement peinte. Elle reflétait la société et les pays avec plus ou moins de précision, de construction ou de sensibilité. Une fois terminée, l'œuvre unique et exceptionnelle demeurait chez les privés ou était présentée dans les expositions.

*Je suis le photographe sériel.
Je choisis courte ou longue vue.
Diaphragme et objectif artificiel
peignent les flous et les lignes crues.*

Avec la photographie, l'image devient sujette à manipulation. Celles-ci peuvent être techniques comme la suppression d'yeux rouges mais elles peuvent changer le sens de la prise de vue en modifiant le cadrage, voire en supprimant un personnage. Comment distinguer pour le jeune spectateur un reportage consacré aux dinosaures et un reportage réalisé en observant les ours? De sorte qu'une image s'exprime actuellement par un langage et comme tout langage, elle demande une lecture et un apprentissage. Comprendre une image dans son message n'est souvent plus du tout anodin.

On pourrait croire que seule l'image qui aide à la guérison demande un apprentissage. Cette forme de photographie par ondes (radiographie, scanner, résonance magnétique) produit des images utiles à des spécialistes. On sait par exemple que les images de la bande dessinée de Tintin au Congo reflètent la mentalité d'une époque en véhiculant une attitude particulière vis-à-vis des Africains. L'apprentissage du contexte historique est donc nécessaire pour cet exemple.

Lors d'un reportage d'actualité, une succession d'images trans-

met alors un message que le texte oral complète. Il est indispensable de se rappeler qu'il ne s'agit pas de vérité mais d'une interprétation subjective des événements selon la vision du photographe, du journaliste ou du producteur. L'image, quoique subjective, possède alors un pouvoir qui lui est propre. Elle a souvent une portée politique qui demande interprétation et distanciation de la part du lecteur et une véritable éthique pour le producteur. L'image peut même devenir manipulatrice par sa répétition et par l'accoutumance du lecteur qui y est régulièrement plongé. Une véritable éthique est également demandée au lecteur dans certains sites Internet théoriquement destinés aux adultes.

*Le paysage du monde saigne à hurler,
Pupilles vides, presbytes ou myopes,
Cataractes, cristallins cristallisés,
Je crains ces effrayants cyclopes.*

Pas étonnant alors que l'image soit le souci des gens et des responsables de collectivités. Non seulement ce paraître remplace l'être dans la hiérarchie des importances, mais il influence souvent des décisions de fond. Ainsi, certaines localités préfèrent attirer les touristes par l'image que leur ville donne plutôt que de satisfaire le confort de vie des habitants. Et il est extrêmement difficile pour une association de se faire reconnaître sans créer des événements qui peuvent être rendus par l'image.

Combien de fois faut-il changer l'emballage d'un produit pour le rendre nouveau et intéressant? L'effet de mode est toujours un effet d'image. Privilégier le look dans les achats sans trop se soucier de la qualité du produit ni du prix de cet acte, juger le camarade à son look pour le fréquenter ou le refuser sont deux attitudes très courantes parmi les jeunes et modifie ainsi les relations sociales autant sinon plus que la sympathie.

*Je suis le photographe occasionnel.
Lorsque le paysage goûte ses humeurs,
J'en capte le battement émotionnel,
Des soleils filtrés en vapeurs.*

Savoir que l'image possède un pouvoir devrait permettre d'essayer de comprendre que l'essentiel se lit à travers l'image, derrière l'image. En connaître la provenance, découvrir l'intention, recevoir mais dépasser l'émotion font partie de la lecture actuelle de celui qui regarde. Et surtout, devant le surnombre d'images, l'essentiel ne serait-il pas de ne garder en mémoire que celles qui illustrent la beauté.

Daniel Devaud

Une société qui ignore la lecture de l'image

Entretien avec le professeur Gianni Haver, professeur de la sociologie de l'image

MB: Jusqu'où l'image conditionne les gens?

GH: Nous vivons en état constant de conditionnement par l'image, c'est-à-dire que par «image» il faut entendre la perception visible, l'image est notre rapport au monde. Nous sommes immergés, nous vivons par le biais d'images. Aussi par des sons, par des sensations évidemment. L'image est l'élément le plus important des constantes de notre vie, nous sommes témoins oculaires, on a vu quelque chose. Nous sommes très conditionnés à croire aux images. On commence par croire à la réalité des images, puis on fait un pas en arrière pour les remettre en question.

MB: Quand on voit une image, automatiquement on croit à sa vérité?

GH: On est, comment dire, programmé pour cela. On doit faire un travail de distanciation. On peut mettre en doute la parole de quelqu'un plus facilement qu'une image. Surtout des images auxquelles on est habitué à donner un statut de vérité, notamment les images photographiques. On se positionne toujours dans l'idée de penser qu'il y a un lien avec la vérité, qu'il y a une trace de vérité, ce qui n'est pas faux. En même temps la réalité est tellement polyforme, elle renferme tellement de points vus qu'un petit carré de réalité peut lui faire dire tout ce qu'on veut. On en est conscient quelque part mais il nous faut accomplir un travail mental pour s'en persuader. La première réaction n'est pas de voir la photo comme un élément fabriqué, comme un élément matériel, on voit bien ce qui est sur la photo, on se dit: «Tiens regarde, il est comme ça, ah tiens il se passait ça, il a fait ceci ou cela», alors que c'est déjà une mise en scène, pas forcément une fabrication, mais c'est toujours une mise en scène.

MB: Comment les gens perçoivent-ils cette dictature de l'image?

GH: On a autant de réactions qu'on a de personnes. Comme c'est une démarche active que nous devons déclencher pour prendre du recul, il faut bien imaginer que nous devrions être socialement, culturellement pré-

parés, formés à le faire. Or, le gros problème c'est qu'on vit dans une société qui nous apprend bien à lire, parfois même en plusieurs langues, qui nous apprend à faire du calcul, à écrire, mais qui ignore la lecture de l'image. On fonctionne à fond avec des images, constamment et de plus en plus, mais au moment de la formation nous n'avons à aucun moment un enseignement qui nous permet de prendre de la distance avec les images. On nous apprend un peu l'histoire de la peinture, à apprécier tel ou tel film, un peu d'histoire du cinéma, on nous donne des éléments d'esthétique mais on ne nous apprend pas à savoir ce qu'on a devant les yeux quand on regarde un talk show, un téléjournal, une photo dans un magazine ou une carte postale, à prendre la distance nécessaire et à activer une sorte de regard qui puisse rendre plus évidents les enjeux de cette représentation et non pas seulement une consommation. A aucun moment de la formation, même universitaire – sauf mon cours – il n'y a une mise en garde qui est, je trouve, le minimum que la société devrait nous fournir vu l'importance de l'image dans la communication.

MB: On sait combien les enfants, les adolescents, sont de grands consommateurs d'images. Peut-on dire que dans l'actuelle déstabilisation de tout un pan de la jeunesse, l'image y est pour quelque chose?

GH: Je dirai que la production de masse y est depuis toujours pour quelque chose, et l'image est un des grands référents de la jeunesse. Je ne pense pas qu'on a une jeunesse moins bonne ou meilleure qu'il y a 10 ou 30 ans. De toutes façons les jeunes sont plus fragiles dans un moment de leur vie, peut-être plus influençables et voilà, qu'on leur nie les éléments de compréhension de leurs référents culturels et on leur amène seulement des référents culturels dans lesquels ils ne se reconnaissent pas. Un ado pourra apprendre par cœur un poème du 16^e siècle – et c'est très bien – mais il est aussi important qu'il puisse dire: «Tiens quand je vois un film policier ou Lara Croft ou un autre

jeu vidéo qu'est-ce que je suis en train de faire, qu'est-ce que ces images provoquent en moi, comment elles fonctionnent, quelle distance je dois prendre, à quoi je dois les rapprocher». On prend en charge la formation d'une jeunesse pour lui apprendre une culture qui ne lui parle pas au quotidien, mais qu'il est important de lui transmettre, alors qu'on abandonne complètement les éléments de compréhension de sa culture sinon dans des termes de refus. La plupart des enseignants recommandent de ne pas aller voir des films d'horreur, de ne pas passer des heures avec des jeux vidéo, «ça vous rend idiots!» Cette méthode ne résout rien parce que ce n'est pas en niant la culture des jeunes, qu'on instruit, par contre ce serait important d'étudier comment ça fonctionne et de transmettre cette compréhension aux élèves. On aurait fait un joli acte de formation. Une fois qu'on a les outils pour se protéger, pour comprendre, on peut quasiment tout consommer, on n'est plus en danger par rapport à ce qu'on peut subir culturellement. On peut faire de bons raisonnements à partir de très mauvais objets culturels.

MB: Donc face à ce refus on ne donne rien en échange?

GH: Non, et ça permet une consommation dans une forme de clandestinité qui crée une barrière entre une culture, celle de l'école et celle d'un autre monde dans lequel on trouve aussi de belles choses, même dans le Tag, dans le Rap il y a de très bons moments de création qui sont un peu en friche, mais certainement valables. Il faut travailler à les décrypter.

MB: J'espère que grâce à vous nos lecteurs regarderont un peu différemment le téléjournal, les séries américaines et également les documentaires et les scoops illustrés de la presse écrite.

Propos recueillis par
Mousse Boulanger

Qu'elle est belle, mon image!

Si le pouvoir de synthèse et de séduction conféré à l'image est indéniable, c'est dire aussi sa capacité à détourner, conditionner, mentir, alimenter ou confirmer des préjugés. Pour illustrer des articles sur l'Afrique par exemple, nous avons droit à des images de famine ou de manifestations pour des sujets politiques, des femmes aux puits et des plages de rêves venant des tour-opérateurs... On peut s'amuser, fort modérément je le reconnais, à faire la liste des archétypes illustrés de chaque pays, chaque situation et observer la constance des représentations. Une djellaba avec turban doit nous rappeler l'existence des talibans, une femme la tête dans les mains les violences conjugales, un ours sur une banquette le réchauffement climatique... C'est sûr que ça aide à boucler à temps les quotidiens du lendemain, d'autant plus volontiers si l'info se doit d'être gratuite et populaire, et à laisser nager le citoyen dans une illusoire impression de «savoir».

Un phénomène pas vraiment nouveau, mais qui prend une ampleur considérable actuellement, est «d'image de marque». Toute personne ayant

une quelconque activité publique peut découvrir une foule de sites sur internet qui la citent, l'exploitent, l'encensent ou démolissent son engagement. Que ce soit pour une ville, une région, une entreprise, un personnage public, une décision politique, chacun se doit de faire surveiller son image par de nouveaux professionnels, chargés de la contrôler, éventuellement de la «corriger». Ce qui fait prospérer des procédés, parfois amusants, mais surtout très inquiétants.

«...jamais aucun gouvernement n'ordonna qu'on adorât une image comme le dieu suprême de la nature. Les anciens Chaldéens, les anciens Arabes, les anciens Perses, n'eurent longtemps ni images, ni temples. Ils révèrent ce qu'ils voyaient.

Voltaire, *l'Idolâtrie*.

Les chaumières neuchâteloises s'amusaient encore de la plaisanterie concernant la pelouse artificielle de la Mala-

dière, changée à grands frais en beau gazon vert et tendre à souhait à l'occasion de l'Euro2008: les responsables considéraient que cela aurait meilleure façon pour dorer l'image touristique à portée internationale de la ville-hôtesse. Cette herbe fraîche, foulée par de divins pieds et revendue en petits pots dans l'idée de récupérer un tant soit peu la mise, ne rencontra pas le succès escompté.

Cela devient beaucoup plus grave quand des entreprises, des gouvernements payent pour faire infiltrer ici, assassiner là-bas, disparaître des documents, interdire ou reporter à pas d'heure la diffusion de documentaires. C'est la démocratie qu'on assassine et les méthodes mafieuses qui prennent le relais.

A nous de rester extrêmement vigilants, de continuer d'aller chercher au-delà des apparences les véritables informations qui nous permettront de mieux comprendre ce qui se passe: être parmi ou encourager, par notre soutien, les «chercheurs de vérité».

Edith Samba

La guerre des pixels

Lettre ouverte aux faiseurs d'images

Vous qui êtes des créateurs d'images, de quel droit squattez-vous mon imaginaire? Qui vous autorise à entrer dans ma mémoire pour tenter d'y incruster des images qui n'évoquent en moi aucun souvenir? Sachez que mes associations d'idées ne sont en rien semblables aux vôtres. Toutes vos photos troublent mon immense production personnelle. Pensez-vous vraiment que je puisse être totalement dépourvue de faculté créatrice? Auriez-vous l'impertinence de me confondre avec un magnétoscope ou tout autre support de stockage d'images dans lequel vous déversez sans compter toutes vos productions? Savez-vous que vos méthodes ressemblent à s'y méprendre à du lavage de cerveaux? Pensez-vous qu'il soit vraiment indispensable de m'envoyer à l'écran une image d'un train ou d'une vache, lorsque ces mots-là sont prononcés par un présentateur ou une journaliste de la télévision? Pensez-vous sincèrement

que cela soit nécessaire, voire indispensable? Je tiens à vous préciser que je connais encore la signification des mots simples, mais qu'avec vos méthodes, à la longue, je risque bien de perdre mon vocabulaire élémentaire.

Après la bouffe unique, la pensée unique, ne seriez-vous pas en train de répandre la vision unique, l'imaginaire unique, pour ne pas dire la référence visuelle unique? Personnellement, j'appelle cela faire main basse sur les cerveaux! Il s'agit là d'une tentative d'incursion totalement illicite, un authentique piratage, une insulte à mon intellect!

Il est vrai qu'avec l'avènement de l'informatique et de ses logiciels de retouches d'images, les photos sont belles, nettes, claires et surtout manipulables à souhaits. Les peaux des mannequins en vogue sont lissées, pas une ride, pas un pli, pas le moindre bouton de fiè-

vre ou autres imperfections de l'épiderme. Mais vous savez très bien que ces images sont, en quelque sorte, des photos de synthèses puisqu'elles sont fabriquées par vos soins. Qui pensez-vous duper? Me prenez-vous réellement pour une pauvre cloche, aveugle et stupide, n'ayant plus aucun sens critique et peu de discernement?

Quand allez-vous cesser de me harceler, de m'agresser visuellement? Quand allez-vous me laisser rêver tranquillement? Quand allez-vous stopper vos interférences intempestives qui me font éteindre l'écran de ma télé et snober les magazines? Quand allez-vous me lâcher enfin, afin que je puisse continuer à rêver à ma guise, à imaginer en toute liberté? Quand cesserez-vous cette dictature de l'image? Quand?

Emilie Salamin-Amar

L'image aujourd'hui

Le photographe René Bersier, Fribourg, ne pratique pas la photo du réel, genre carte postale. Chacune de ses images est une création qu'il fait naître à partir de clichés de roseaux, d'herbes, de pierres et rochers, et tout récemment à partir de dessins de visages engendrés dans la rouille sur des wagons de chemin de fer. René Bersier voit l'invisible, il lui donne une image qu'il nous demande de reconnaître. Il utilise cette image comme un peintre sa palette de couleurs, c'est donc une autre approche que celle à laquelle nous sommes soumis quotidiennement. Il nous propose une création sur le support des images qu'il capte. C'est cela qu'il tente de nous expliquer dans son texte. (mb)

VOIR et s'arrêter sur un sujet qui appelle, sentir sa présence, activer en son for intérieur ce visible d'un réel en un autre visible latent, l'inscrire en mémoire dans la boîte à lumières, voici la phase première qui déclenche le processus émotionnel de mes créations.

Aujourd'hui, l'industrie de l'image nous submerge de clichés qui frappent d'abord la vue pour atteindre le subconscient avant la raison. Le semblant de spontanéité de l'événement qu'elle relate, exprime souvent autant que les mots qui l'accompagnent. Nous vivons de l'image dans l'image, présente partout, du réveil au sommeil, nos rêves n'ont-ils pas leurs images?

Pour satisfaire, à la curiosité ou au titre de référence, pour la sécurité, pour

l'évasion et souvent pour rien, fugitive comme les éclairs dans le désordre de notre concentration, l'image est aujourd'hui une compagne indispensable de l'information et de relation dans la vie de notre société en mouvement.

Aussitôt né, l'homme crée de façon générale des vues à la ressemblance de son décor environnant. Mais sa représentation plus ou moins exacte du visible se double de la représentation de l'invisible à la portée immédiate de ses sens, tels ses mythes, ses divinités profanes ou sacrées, ses idoles. Ainsi, il tend à fixer dans l'image l'esprit du sujet, sa personnification; image, qui elle-même le reportera vers la réalité qu'elle symbolise. Ainsi, ne cherche-t-il pas à perpétuer une apparence visible des symboles qu'il s'est découverts.

Pour l'artiste, il ne s'agit plus de reproduire mais de produire, dans le sens de l'innovation, du renouvellement des idées de l'homme et du monde, qui passe par une autre manière de regarder les choses. La création d'une image le fait entrer plus intimement, à des degrés différents de ses secrets, dans l'infinie palette des couleurs et des formes. L'éclatement de l'unité «forme-couleur» en entités polyvalentes lui a ouvert un horizon plus vaste, dans des structures inconnues, hors de l'échelle humaine.

Sans se conformer à quelque idéalisme, les œuvres de notre époque et leur beauté sensorielle engendrent chez

l'homme les sentiments les plus divers, qui le projettent non plus devant mais en profondeur, à l'intérieur de la chose. En art, domaine toujours premier à explorer l'inconnu, les investigations de l'artiste le conduisent à prendre des libertés insoupçonnées jusqu'aux confins de l'inconcevable.

Mon but est de donner à voir ce qui n'est pas encore révélé, d'initier tout un chacun à voir au-delà de l'étendue physique et lui offrir un espace psychique, une sorte de nouvelle genèse des choses. Dès mes débuts je me suis mis en quête d'un langage personnel. Les nombreuses expériences d'application de l'image sur du métal, tissu, roches et autres, m'ont contraint à créer des images qui correspondent aux caractéristiques des matériaux utilisés. La rencontre du musicien compositeur Luigi Nono à Venise, est à l'origine du mécanisme visuel de la troisième image (surimpression), où chaque élément n'éclate que par son contraire. Cette démarche m'a été inspirée par la similitude des fonctions de l'appareil de la prise de sons et de la prise de vues, ainsi que du travail de composition qui a suivi.

La photographie que je pratique depuis plusieurs décennies doit son origine à un ensemble de procédés appelés à l'époque «héliographie, héliogravure pour les estampes» destinés à rendre permanentes les images par des moyens autres que le dessin. Elle fut la première activité artistique qui lie le «faire et le voir», autrement dit la science et l'art. Le progrès de la science et l'évolution de la technique permettent aujourd'hui de domestiquer ses divers agents physiques et la LUMIÈRE, sa matière première immatérielle. Grâce aux progrès de l'enregistrement numérique et de l'impression au jet d'encre à pigments sur des supports nobles tels les papiers chiffons, l'image dite photographique, s'est refait sa place parmi les estampes. Entré dans cette nouvelle ère de la photographie et de ses multiples applications en plein épanouissement, l'artiste est l'artisan d'un patrimoine en devenir que nos suivants remonteront dans l'histoire en révisant nos valeurs.

René Bersier

Pour les 500 ans de la naissance de Calvin

Pour marquer le 500^e anniversaire de la naissance de Jean Calvin (1509-1564), la calligraphe Bridget Dommen a interprété dans un calendrier 2009 douze textes économiques et sociaux du réformateur. Ils y sont également présentés «en clair» non seulement en français, mais aussi en anglais, en allemand et en espagnol. Ce calendrier, de format A3, est édité par le Centre International Réformé John Knox avec le soutien de l'Alliance réformée mondiale. On peut se le procurer, au prix de 15 francs, au Centre International Réformé John Knox, chemin des Crêts-de-Pregny 27, 1218 Grand-Saconnex, welcome@johnknox.ch

Un livre, intitulé «*La Pensée économique et sociale de Calvin*», est également édité à l'occasion de cet anniversaire. Rédigé par André Bieler, il est préfacé par Michel Rocard. Il peut être commandé, au prix de 55 francs, aux Editions Médecine et Hygiène, case postale 475, 1225 Chêne-Bourg.

Susciter une vision de l'image qui soit utile à la vie

Image et vie apparaissent comme deux notions antagoniques. Car la première, à l'instar de la photographie, fige son objet dans le temps et dans l'espace. L'image peut être un prisme déformant de la vie. Or la vie, par essence, est mouvement et continuité. Même dans le présent de l'image, à l'instant où la photographie est prise et sauvegardée, il n'est pas évident que la galaxie des formes de la réalité soit reproduite *in extenso*.

Il faut aussi le préciser, l'image n'est pas négative en soi. Elle doit par contre s'efforcer de ne pas être totalisante, mais offrir à celui qui va la scruter plus tard, sa modestie, celle de ne pas prétendre dire ce qui existe au-delà de ses propres bornes, de ne pas pouvoir révéler la totalité de ce qui est. L'image doit être une tentative de compréhension, un reflet de ce qui est perçu, un signifiant plutôt qu'un signifié. C'est même à la limite une hypothèse de ce qui semble être reproduit. Toutefois, elle n'est pas rien. Elle a l'audace de proposer quelque chose, un regard, et peut-être même un instant unique, et que l'on voudrait inoubliable, de la vie.

Fondamentalement, l'homme s'est toujours servi de l'image, même si l'impression actuelle est dominée par ce que nous pouvons appeler les facilités des médias qui sont de plus en plus performants. La différence peut se situer au niveau de la marchandisation qui est devenue bêtement essentielle pour nos sociétés en quête de sens. La publicité qui y est utilisée fonctionne à plein temps et n'offre en grande partie que des stéréotypes de produits, voire de gadgets dont l'utilité première semble s'être étioyée au profit de la superfluité. Le niveau de vie actuel semble alors, comme le défendit Georges Bush au sommet de la terre à Rio en juin 1992, non négociable¹.

Mais toute cette nouvelle civilisation de l'image n'a pas émoussé l'ardeur quasi viscérale de l'humain

pour une image qui soit humaine. L'humain, au-delà de tout jugement de valeur, a besoin de ce moyen.

«Elles m'assaillent, me cernent, entrent dans ma maison, pénètrent dans mon esprit, m'empêchent de dormir, de penser; elles font un fracas à briser mes oreilles, elles jettent des éclairs à crever mes yeux, elles prennent toute la place de la vie, les images de la mondialisation».

Mousse Boulanger

A la base, elle correspond à une production humaine nécessaire pour se situer, pour interpréter et communiquer. Impossible d'exister sans image, car le langage à lui seul est image. Cependant, elle recèle aussi la forme d'une *positivité* au sens philosophique du terme. C'est quelque chose qui existe, qui est palpable et situé là devant soi, prêt à capter l'attention du sujet. Il revient à celui qui reçoit cet «héritage» de pouvoir le gérer. Quoi en faire? L'image cesse d'être une *positivité* lorsque j'amorce son questionnement. En interrogeant l'image, je la sou mets au défi de la vérité. Je la jauge. C'est vrai que ce qui paraît gênant aujourd'hui, c'est le franchissement des limites de l'obscénité au premier degré. Quoi en faire? Les enfants sont soumis à des images qui ne sont guère «faciles» même pour les adultes. Qui décidera, dans notre société dite civilisée, de réglementer? La censure individuelle suffit-elle? Non pas que rien n'eût été fait à ce niveau, seulement faudrait-il que ce qui est fait fût perfectible! On peut espérer garder cet élan vif.

Dans un certain sens, on peut observer d'une manière générale, un fléchissement voire un appauvrissement de la critique dans nos sociétés. Elle subit la loi de la réalité dans le monde dit «unidimensionnel» - pour reprendre le terme plus

que d'actualité du philosophe allemand Herbert Marcuse -, où la tendance est à l'uniformisation au détriment du pluralisme. Cette uniformisation est le reflet de l'abdication face à notre propre image des hommes, des civilisations et des choses qui font partie de nos mythes. Difficile de s'en affranchir. L'image infligée à l'autre subit mon propre spectre que je n'ose rectifier. A force de ne regarder qu'à travers son propre spectre on reproduit une image d'autrui qu'on avait déjà auparavant. Ce ne sont que des «images-souhaits» qui se répètent.

Que faire donc? Deux propositions majeures peuvent apparaître provisoirement comme des outils possibles. La critique est première parce qu'elle questionne l'image, la retourne et la raisonne. A la critique de sa propre image ou de son prisme personnel, s'ajoute le principe du pluralisme. Ce dernier paraît justement, dans ces circonstances-là, être l'antithèse de l'image (ou du stéréotype) parce qu'il offre bien évidemment des regards différents et variés. En se saisissant de ces deux outils cités plus haut, il apparaît possible au sujet ou à celui qui reçoit l'image, de ne pas l'idolâtrer, mais de l'appréhender à sa juste valeur, de la faire évoluer ou de la «traverser», de trouver en elle des facettes diverses, etc.

«On peut concevoir et s'expliquer par les images mais non pas juger et conclure».

J. Joubert, *Pensées*

La dualité image et vie n'est possible et prometteuse que si, et seulement si, la première devient intéressante, variée et dynamique à l'instar d'un objet d'art, d'un chef-d'œuvre qui provoque en l'homme l'inspiration et fait fonctionner son imagination créatrice. A ce moment-là, l'image devient féconde et productrice de sens, utile pour la promotion de la vie.

Zachée Betché

¹ Ces propos ont été repris par J.-M. Harribey (cf. *L'économie économe*, L'Harmattan, Paris, 1997).

L'imaginaire colonisé

Du jeu de l'ombre et de la lumière est née l'image. Cela se passait à Corinthe. Une jeune fille, désirant garder une empreinte de son amant avant qu'il ne parte pour un long voyage, eut l'idée de tracer le contour de son ombre projetée sur le mur par la lumière d'une lanterne.

À travers ce mythe, les Grecs nous content l'origine de la représentation picturale. Pline l'ancien précise que la jeune fille a bien entrepris de dessiner le contour de cette ombre mais que finalement, voulant profiter d'une dernière étreinte, elle s'est tournée vers son amant et s'est écriée «Non, je ne te préférerais pas à l'image!».

Quel dilemme de choisir entre le désir d'immortaliser l'instant ou celui de l'éprouver corps et âme, de le vivre en soi dans sa finitude.

Des siècles plus tard, le mythe de la reproduction d'images a changé de visage, ce n'est plus celui d'amants éperdus mais celui d'une masse à séduire dont les ombres se laissent capter moins facilement. A la sensualité d'une silhouette dessinée à la lumière d'une lanterne est substitué un geste répétitif, mécanique, de plus en plus sophistiqué, et qui plus est, éclairé par la lumière blafarde des néons. Nous voici à l'ère de la production industrielle des biens culturels.

Des images de femmes ou d'hommes, en l'occurrence de parfaits inconnus, viennent peupler notre imaginaire. Des contrées encore inexplorées par tous nos sens se dévoilent à notre regard: New York, Paris, Rome, et j'en passe. Qui ne connaît pas ces villes sans jamais y avoir mis les pieds? Et qui ne les a pas visitées en cherchant ces lieux *carte postale* - Montmartre, la Statue de la Liberté, le Colisée? Comme si la satisfaction du voyage se réduisait à relier l'espace A à son homologue A' dans un jeu de correspondance. Retrouver plutôt que découvrir.

Dans ce contexte, les distances semblent télescopées et les fantasmes naissent d'un ailleurs préfabriqué. Il s'agit alors de *pré-voir* plutôt que de voir, d'anticiper ce qui va être vu plutôt que d'être surpris. Comme si, à notre insu, nous contractions des assurances *pré-voiances* afin de diminuer l'écart entre coût et bénéfice. Il nous faut rationaliser nos dépenses tant physiques que financières. Comme le souligne Michel Foucault dans *Surveiller et punir*, l'espace spatio-temporel se retrouve quadrillé. Nous savons où trouver chaque chose car chaque chose a sa place déterminée, connue à l'avance. Autrement dit, dans cette grille virtuelle, nous pouvons être vu et voir à tout moment.

Ce diktat de la vue, du rendre visible à tout prix, formate non seulement notre manière de regarder, mais aussi notre manière de penser. D'une part, cette tentative d'effacer les frontières du non visible, nous conduit à un «culte des apparences»¹ et d'autre part, face à ce flux incessant d'images, l'esprit n'a plus le temps de digérer toutes ces informations. S'attarder sur les détails, les discerner, les analyser, tenter

¹ In Communications n° 75, collectif, *Le sens du regard, Façons de voir, manière de regarder dans les sociétés démocratiques contemporaines*, C. Haroche, Paris:Seuil, 2004, p. 149

² *ibid*, p. 160

de les comprendre et de les assimiler à notre propre système de pensée, s'avère être un exercice mental de plus en plus complexe. Notre attention est comme hypnotisée par ce mouvement continu. Il n'y a plus de temps mort, facteur essentiel pour nourrir la perception et la réflexion. Dès lors, le regard exercé du spectateur-consommateur aiguise ses réflexes rétiniens, mais atrophie son imagination et sa capacité de représentation. Nous sommes comme colonisés de l'intérieur. Le philosophe-essayiste Günther Anders constate que: «tandis qu'auparavant la tactique [...] avait consisté à *exclure* les sans-pouvoirs de tout éclaircissement possible, celle d'aujourd'hui consiste à *faire croire* aux gens qu'ils sont éclairés, alors qu'ils ne voient pas qu'ils ne voient pas»². A force de vouloir être trop éclairés, nous nous aveuglons.

C'est comme l'obscurité de la nuit, elle n'est plus toute noire. La lumière des lampadaires chasse ses mystères et réduit l'espace d'évasion aux seules dimensions du visible. Nous perdons alors ce sixième sens qui est censé nous orienter malgré l'obscurité, censé nous éclairer du dedans et y faire danser les ombres, nos ombres, notre chambre noire.

Tenter d'éradiquer l'obscurité en rivalisant avec les astres est un jeu dangereux. Certains se sont brûlés les ailes.

Carla Tundo

Sociologue de formation, spécialisée en communication sociale et visuelle

Le nouveau programme 2008-09 est arrivé!

L'édition 2008-09 du programme de formation du Centre pour l'action non-violente propose un module inédit autour d'autres thèmes liés à la non-violence: «Accueillir ma colère avec bienveillance».

La «Formation à la résolution non-violente des conflits» proposée par le Centre pour l'action non-violente (CENAC) se veut ouverte à toute personne intéressée à se familiariser avec la non-violence et à y progresser, particulièrement dans le domaine de la résolution des conflits: s'interroger, expérimenter ensemble, aborder la non-violence par des expériences vécues en s'intéressant aussi au contexte dans lequel s'inscrit chaque situation individuelle.

Le programme est composé de douze modules formant un tout cohérent; regroupés en trois catégories pour plus de clarté: acquérir des fondements, construire sur les fondements et mettre en contexte. Chaque session peut fort bien être suivie séparément. Chaque journée ou week-end de formation repose sur un travail essentiellement actif, en groupe de 8 à 15 personnes. L'interaction se déroule à l'aide d'outils participatifs et sur la base de situations apportées par les participantes et les participants.

Pour recevoir le programme 2008-09, contacter Pascale Schuetz, Centre pour l'action non-violente, tél. 021 661 24 34 ou sur le site internet <http://www.non-violence.ch/form/programme/index.html>

Brûlée vive - Document

Souad, Editions Oh!, 2003

Ce livre est proposé par une fidèle abonnée, en écho au thème «Maltraitements» du numéro 4.

Reléguée sans soins dans un hôpital de Cisjordanie où elle souffre le martyre, Souad, à peine consciente, accouche d'un fils né à sept mois, qu'on lui retire aussitôt.

Sans l'intervention de Jacqueline, assistante de Terre des Hommes, et sans l'aide d'un médecin palestinien, Souad serait morte de ses brûlures. Après de longues démarches de ses «sauveurs», celle qui n'avait connu que la cour clôturée de sa maison et le village où elle ne pouvait marcher que tête baissée, est transportée par avion avec son bébé pour être hospitalisée au CHUV, hôpital lausannois. Elle y sera soignée durant de longs mois. Elle n'a pas vingt ans.

Renaître en Occident, c'est oublier sa vie antérieure, tout en découvrant un monde étonnant. Que d'étapes à franchir! Donner son fils en adoption parce qu'elle ne se sent pas la force de l'élever normalement, trouver du travail, se marier à 30 ans, devenir mère...

La force qui nous manque – Témoignage

Eva Joly, Editions Les Arênes, 2007

Les problèmes du 21^e siècle appellent de nouveaux généraux sous les drapeaux d'un monde mondialisé, sans casquettes ni grades, mais qui pourtant ont besoin de gardes du corps lorsqu'ils tentent de mettre de la lumière dans les ténébreux dédales des palais des paradis fiscaux ou autres lieux obscurs.

C'est ce que dépeint Eva Joly, tout en retraçant les moments forts de sa vie: sa jeunesse heureuse vécue à Oslo, dans une famille d'artisans, son arrivée à Paris en 64 comme fille au pair, son mariage, sa vie d'épouse, de mère et d'étudiante en droit au côté d'un mari tout jeune médecin; la licence enfin qui lui ouvre des postes où elle découvre la misère du monde... et, à 38 ans, la magistrature.

Dans un style vivant, riche d'images,

De nombreuses années ont passé avant qu'elle accepte de parler de sa vie, à la demande de Jacqueline qui continue de sauver d'autres femmes d'une mort certaine. Elle tente alors de retrouver ses souvenirs enfouis dans une mémoire pleine d'ombres.

Comment résume-t-elle son enfance? *«Je n'ai reçu qu'une seule éducation, celle de l'esclavage: peurs, sévices, travail sans répit, père cruel et tout-puissant, mère soumise, souvent battue aussi.»* Un seul frère qu'elle adore et qui a toutes les libertés, dont celle d'aller en classe, au cinéma, en ville...

Très jeune, elle apprend qu'elle a été demandée en mariage... le rêve pour échapper à sa famille. Mais la démarche n'aboutit pas parce qu'elle est la cadette d'une sœur non encore mariée. Elle brave l'interdit, rencontre son amoureux, et c'est le drame.

Sur ordre du conseil de famille, les parents s'étant éloignés de la maison, son beau-frère l'asperge d'essence et lui met le feu. Elle parvient à escalader un talus pour se jeter dans une fontaine.

Eva Joly décrit les nombreux échelons qui ont fait d'elle une femme forte, celle qui pendant huit ans a mené jusqu'au bout, malgré de multiples menaces, l'instruction de «L'affaire Elf» dont elle signe la fin en 2002.

C'est aussi la fin de son activité à Paris, même si elle garde une maison rustique en Bretagne. La Norvège, son pays, lui a offert un poste de conseiller contre la corruption et le blanchiment d'argent au niveau international.

«J'ai 63 ans, dit-elle... Je n'ai jamais été si libre ni si heureuse depuis 20 ans.»

Elle n'est plus seule dans sa lutte pour la justice. Venus de tous les continents, une bonne vingtaine de complices traquent ces milliards d'argent sale, ruine des peuples, comme des Etats, pollution des âmes, comme de la terre nourricière, sans parler de nos démocra-



Ce témoignage douloureux, l'auteure désire l'offrir à ses sœurs victimes comme elle de la barbarie d'un droit coutumier encore en vigueur dans de nombreux pays: *le crime d'honneur*, sujet tabou s'il en est. Mais Souad espère surtout que ses deux filles adolescentes, et Marouan, ce fils retrouvé qui a maintenant 25 ans, comprendront mieux le pourquoi de ses nombreuses cicatrices. Dans le village perdu qui l'a vu naître, les femmes n'ont aucun droit et ne sont pas conscientes de leur situation. Découvrez le long chemin d'une miraculée qui devait mourir pour l'honneur de sa famille et de son village.

En complément, Jacqueline parle de la fondation «Surgir» qui tente de détourner les «lois des hommes» afin de faire reculer ces coutumes qui se transmettent aveuglément: plus de 6000 victimes chaque année dans le monde. Pour clore, une pensée de celle qui a osé négocier avec les parents de Souad afin qu'elle obtienne les papiers autorisant leur fille à émigrer: *«Pauvres gens! Ne pas juger! Nous sommes tous l'objet d'une fatalité qui nous est propre!»*.

ties lézardées. Ce réseau, soutenu par la Norvège, réunit de manière informelle ceux qui, de par le monde, sont en charge de difficiles dossiers de corruption.

Témoignage d'une lutteuse qui n'a pas eu peur de démasquer les «grands» qui savent si bien contourner les lois. *«Loin de Paris, j'ai la confirmation que l'élite française n'est qu'un club qui ne fait plus évoluer le monde.»* Aujourd'hui, instruite par tant d'instructions judiciaires, elle est heureuse de continuer la lutte sur des chemins plus vastes.

A nous de l'écouter pour mieux comprendre les rouages ensorcelés de ce fameux ARGENT, nerf de toute guerre dit-on, et dont les faméux pots-de-vin sur les ventes d'armes ont l'art de se métamorphoser en «secrets d'Etat».

Susanne Gerber



Prix «Femme exilée, femme engagée» 2008

L'article consacré à ce prix (voir dernier numéro de *l'Essor*) comportait une omission, celle des coordonnées de Madame Alba Viotto, fondatrice de ce prix. Les voici: avenue des Amazones 8, 1224 Chêne-Bougeries, tél./fax 022 348 07 17.

En faveur des famille d'enfants atteints du cancer

En juillet dernier, quatre jeunes Jursiens (Samuel Pedro, Kevin Aubry, Florian Matte et Kevin Monnat) ont effectué le tour du lac de Neuchâtel. Palmes au pied, ils sont partis de Saint-Blaise et, après avoir passé à Neuchâtel, Yverdon-les-Bains et Estavayer-le-Lac, ont terminé à leur lieu de départ. 110 kilomètres d'effort avec des cloques aux pieds et des claquages dans les mollets. Mais des efforts payants puisqu'une somme de 4000 francs a été récoltée en faveur de l'Ajafec (Aide aux familles d'enfants atteints du cancer). Un autre projet est déjà en préparation pour l'année prochaine en faveur d'une association pour malvoyants.

D'après *L'express*
(communiqué par
Mme Lydie Renaud, de Môtiers)

Une permanence pour aider les femmes

A Neuchâtel, un centre aide les femmes à concilier famille et emploi. Le

Bureau fédéral de l'égalité et l'espace de formation Effé à Bienne ont ouvert un service de consultation «Femmes et travail» à Neuchâtel. Ce service propose une permanence téléphonique et des consultations afin de faire le point sur les compétences, de mieux conjuguer vie professionnelle et privée, de surmonter un cas de harcèlement ou de mobbing, on encore de rédiger une lettre de motivation. Il s'adresse aux femmes mais aussi aux hommes, aux couples et aux entreprises. On ne peut que se réjouir de pouvoir à présent compter sur un interlocuteur cantonal pour répondre à tous ces problèmes.

D'après *Le Courrier* du 20 septembre

Ouvrons les yeux au lieu de les détourner...

Création d'un Observatoire suisse du droit d'asile et des étrangers: après la mise en place d'un projet pilote en avril 2007 à Genève, deux antennes ont vu le jour au début de 2008, l'une au Tessin, l'autre à Saint-Gall. C'est le secrétariat central sis à Berne qui se charge de coordonner et d'évaluer les informations récoltées. Il partage ses bureaux avec «Solidarité sans frontières» à la Neuengasse 8. Ruth-Gaby Vermot, ancienne conseillère nationale, en est la présidente. Le comité de soutien est, lui, présidé par l'ancien chancelier de la Confédération, François Couchepin.

D'après le bulletin de
Solidarité sans frontières

La révolution de bambou...

En Asie, dans le bassin du Mékong, le doux bruissement des bambous est porteur d'espoir pour des centaines de milliers de petits producteurs. En effet, cette tige à croissance rapide recèle un immense potentiel de développement comme substitut idéal du bois. Un vaste projet de promotion du bambou a été mis sur pied par l'œuvre internationale OXFAM et commence à porter ses fruits. «*Dans les dix années à venir, entre 1 et 1,5 million d'habitants de la région devraient échapper à la pauvreté grâce à la promotion du bambou*», affirme Barbarta Jäggi Hasler, chargée de programme à la DDC (Direction du Développement et de la Coopération.

D'après la Revue *Un seul monde*,
No 3 – 2008

N'hésitez pas à envoyer vos bonnes nouvelles à Yvette Humbert Fink, 26, rue de la Paix, 1400 Yverdon-les-Bains, tél./faxe 024 425 35 15.

Merci!

Discriminations

A l'origine, nous avions l'intention de consacrer le prochain forum de *l'Essor* au problème du racisme. Après réflexion, nous avons cependant estimé que ce thème était déjà abordé tous azimut et que différentes associations et ONG étaient plus qualifiées que nous pour en parler. Considérant que le racisme était une forme de discrimination, nous avons décidé de l'englober dans une thématique plus générale. C'est ainsi que notre forum s'intitulera «*Discriminations*». Discrimination au niveau du sexe, de la couleur, de

l'âge, du milieu social, du niveau intellectuel, du lieu d'habitation: les exemples sont hélas nombreux et montrent qu'il y a encore beaucoup à faire pour que chacun puisse bénéficier des mêmes chances dans la vie. Vous souhaitez vous exprimer sur ce thème, nous faire part d'exemples concrets: alors n'hésitez pas à transmettre votre texte au responsable rédactionnel de *l'Essor* (adresse ci-contre). A n'en pas douter, votre contribution permettra d'enrichir notre petit journal.

l'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Équipe de rédaction
Mousse Boulanger, Rémy Cosandey, Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber, Henri Jaccottet, Pierre Lehmann, Delia Mamon, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba, Agnès Zawodnik.

Administration et retours
l'Essor – Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53 - 2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; cosandeyremy@hispeed.ch

Abonnement annuel : Fr. 36.- (20 euros)
CCP-12-2620-0 Genève

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

l'essor - ISSN 1023-5663

déla i p o u r l e p r o c h a i n n u m é r o : 1 5 n o v e m b r e 2 0 0 8
p r o c h a i n f o r u m : D i s c r i m i n a t i o n s